

# *Transparence et régimes de visibilité. L'invisibilité comme forme du visible*

*Emmanuel Mabé\**

*France Telecom R&D & Centre d'études et de recherches  
en Sciences de l'information et de la communication (CERSIC), Laboratoire ERELLIF*

*Cet article propose d'analyser la "transparence" comme une forme, ou plus précisément différents types de transparence correspondant à des formes visibles. Des logiques de transparence sont décrites ici dans deux registres différents : d'une part, dans le domaine des techniques de représentation ou de simulation de la perception (de la "perspective artificielle" jusqu'aux images "3D") ; et d'autre part dans un registre ne relevant généralement pas du domaine "esthétique" (dans son sens traditionnel) : les interfaces dites "transparentes", "intangibles", "intuitives" ou "pervasives". La transparence peut être perçue dans les manières dont elle se manifeste visiblement ou tangiblement à un moment donné. En d'autres termes, la transparence peut être analysée comme une forme en soi mais aussi comme une "in-formation", c'est-à-dire un ensemble cohérent de relations jouant sur la mise en visibilité et en invisibilité d'un certain nombre des éléments qui la constituent : une distribution singulière du visible. Analyser la transparence, ce n'est pas étudier une présupposée transparence absolue, mais c'est faire l'histoire des différents types de transparence en tentant de comprendre les régimes de visibilité dont ils dépendent. Décrire et comprendre esthétiquement (aesthesis) les formes visibles et invisibles contemporaines à travers la transparence comme forme ou comme in-formation est peut être une piste pour comprendre de quel "régime de lumière", pour paraphraser Deleuze, nous dépendrions aujourd'hui : un nouveau régime d'invisibilité ?*

Nous pouvons relever plusieurs tendances dans le vaste champ des études consacrées aux esthétiques, notamment celle des études classiques relevant d'une sémiologie ou d'une histoire des codes visuels et des goûts subjectifs (cet axe important ne nous concerne pas ici) ; nous serions plus proches d'une autre tendance où les analyses portent plus spécialement sur l'esthétique des organisations (Bernard Lamizet étudie par exemple l'esthétique institutionnelle comme médiation de l'organisation et de l'appartenance, Nicole d'Almeida et Sylvie Merran analysent ce qu'elles nomment « *l'esthétique mobile* » de l'uniforme professionnel, Philippe Quinton axe sa recherche sur les stratégies esthétiques de l'organi-

---

\* [emmanuel.mahe@francetelecom.com](mailto:emmanuel.mahe@francetelecom.com)

sation et pragmatique du sensible, Ignasi Roviro travaille la notion même d'esthétique des organisations, etc.).<sup>1</sup>

Nous ne nous inscrivons pas *contre* ces études, nous pourrions même nous y intégrer pour critiquer en retour la réduction de l'approche esthétique à la seule étude d'un esthétisme. Lorsque par exemple nous entendons parler d'"esthétique de l'interactivité" définie comme relevant uniquement d'un esthétisme (le choix des couleurs dans un site Web par exemple), non seulement nous nous désolidarisons d'une telle approche, mais nous la critiquons radicalement. L'esthétisme est l'une des sous-catégories de l'esthétique.

Une esthétique de l'interactivité intégrerait bien entendu les éléments liés à une esthétisation, mais au titre d'élément d'un ensemble plus vaste : le dispositif technique, les usages sociaux, la configuration technique des interfaces... L'esthétique d'une interface peut se réaliser sans le moindre projet d'esthétisation. Si nous ne rejetons pas l'esthétisme comme *un* élément parmi d'autres (la façon dont une interface est "esthétisée" sur un écran informatique va en effet avoir des répercussions sur l'interactivité elle-même), nous ne lui accordons pas le statut d'objet autonome. En somme, le type d'analyse esthétique dans laquelle nous nous inscrivons repose sur l'idée que les usages et les techniques peuvent être étudiées comme des *formes*, voire comme une seule forme sociotechnique : une forme du milieu (Foucault), c'est-à-dire une forme du visible correspondant à un « *régime de lumière* » (Deleuze).

Dans cette même perspective, nous analysons ici la transparence comme une *forme*, ou plus précisément différents types de transparence correspondant à des *formes visibles*. Par cette approche esthétique spécifique, nous décrivons des *logiques de transparence* à l'œuvre dans deux registres très différents : d'une part, dans le domaine des techniques de représentation ou de simulation de la perception (la naturalisation progressive de la "perspective artificielle" dans le cinéma, la vidéo et les images dites "3D") ; et d'autre part dans un registre ne relevant traditionnellement pas du domaine "esthétique" : les interfaces dites "transparentes", "intangibles", "intuitives" ou "pervasives". Ces deux exemples pourraient être complétés par d'autres pour créer une typologie des transparences contemporaines. Notre hypothèse est la suivante : la "transparence" n'a pas d'existence propre, elle se joue de façon multiple et procède d'un état de relation, à un moment donné, entre visibilité et invisibilité. Nous questionnons la transparence comme étant une forme en soi, parfois prégnante ou saillante, c'est-à-dire comme un degré relatif d'opacité. Il ne faut pas se demander ce que la transparence nous montre, mais d'abord comment elle s'y prend pour nous faire croire que tout s'expose (et

---

<sup>1</sup> Ces auteurs et d'autres ont publié certains de leurs articles dans *Recherches en communication*, n° 17 (« Esthétique des organisations », coordonné par Axel Gryspeerdt). Voir les références bibliographiques.

donc ce qu'elle cache en réalité). Étudier les différents types de transparence, c'est finalement chercher de quel régime de visibilité nous dépendons, c'est-à-dire comprendre comment le visible se distribue aujourd'hui, ou encore comment les relations sociales et techniques s'établissent.

### *I. Prénance actuelle d'un ancien régime de visibilité : "transparence" de la perspective dans la "3D"*

Les formes liées à des types de visibilité sont de natures diverses et d'origines multiples (sociales, culturelles, techniques, économiques, naturelles) : des ingénieurs concevant un système d'exploitation informatique dessinent une architecture, un agriculteur labourant un champ trace des lignes, un enfant crayonnant une marelle délimite un espace graphiquement, un réalisateur de télévision agençant un dispositif de "télé-réalité" crée un système de visibilité, un écran de veille d'ordinateur produit des volutes graphiques... : les personnes et les choses produisent des formes ou contribuent à les faire exister en les reproduisant *et* en les adaptant, en les transformant intentionnellement ou non. Ces formes sont sans doute infinies dans leurs apparences, dans leurs logiques propres et dans leurs interrelations. Nous en dénombrerons, pour le moment et nous inspirant momentanément de René Thom, deux grands groupes : des *formes prégnantes* et des *formes saillantes*. Les formes saillantes sont celles qui font événement, surgissent dans notre environnement et sont repérables par la manifestation immédiate de leur existence (cela peut être par exemple une sonnerie de téléphone dans une bibliothèque, un attentat à l'explosif, une architecture extraordinaire, un comportement social considéré comme déviant<sup>1</sup>, une cellule "anormale" observée dans un microscope...). Les formes prégnantes sont celles qui nous entourent mais que nous ne distinguons plus comme des *formes autonomes*, indépendantes, ce qui peut produire par exemple un *habitus perceptif* [A. Sauvageot, 1994] ou une "façon de voir", de comprendre ou d'appréhender la réalité (et donc de la construire) à travers des formes continues, sans rupture, qui, pourtant, originellement ont pu être saillantes ou discontinues.

La frontière entre les saillances et les prégnances est, notamment dans une logique d'analyse sociale, incertaine et difficile à délimiter : elles se définissent toujours dans leur contexte d'apparition ou de propagation, et dans les relations qu'elles entretiennent avec elles-mêmes et les autres.

---

<sup>1</sup> La *déviance* peut faire l'objet d'une analyse concernant les usages dits détournés de leur fonction habituelle. Ce terme est à comprendre dans son sens sociologique et non dans le sens commun. Pour le concept d'information, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre thèse soutenue en 2004 : *Pour une esthétique in-formatiennelle. La création artistique comme anticipation des usages sociaux des TIC*. Voir références bibliographiques en fin d'article.

Elles n'existent pas tant substantiellement, en elles-mêmes (un dessin sur une feuille de papier, un appareil produisant un certain type de son, une bactérie observable...) qu'à travers l'ensemble des relations qui la provoquent et la font exister (la façon de se tenir dans un groupe, les rumeurs d'une ville ou les rumeurs populaires, un organisme symboliquement constitué, etc.). Nous pourrions alors supposer que les saillances feraient formes tandis que les prégnances seraient (ou seraient devenues au fil du temps) des formes tellement peu perceptibles ou diffuses qu'elles s'approcheraient de l'informe, comme une onde continue difficilement qualifiable. Cette distinction forme / informe correspondrait dans ce cas à une "vie des formes", une variante de celle proposée par Henri Focillon, qui évoluerait d'un état à un autre.

Prenons l'exemple de la *forme symbolique* [Panofsky, 1975, 1991] de la *perspective centrale* telle qu'elle a été définie au Quattrocento par Alberti. Sa prolifération techniciée, le processus de son *automatisation* [Couchot, 1998] au fil des innovations techniques (*camera oscura*, appareil photographique, caméra cinématographique, puis vidéographique), l'ont vidée de sa substance symbolique. Sa forme technique contemporaine (par exemple une caméra vidéo) existe tangiblement (puisqu'on la manipule, on peut se la représenter) mais ne se constitue plus comme une forme symbolique, elle semble être devenue une *évidence* et annexée à la "réalité" de notre vision "naturelle".

La forme initialement produite devient pure puissance, une « *puissance d'information* » [Damish, 1983] passant d'un statut de saillance à un état de prégnance, même si elle continue toujours à se reproduire à travers ses actualisations techniciées (vidéo ou 3D) qui la maintiennent ponctuellement comme forme saillante (faute de quoi elle ne pourrait continuer à se propager). Discontinuité dans la représentation picturale cinq siècles plus tôt, elle est devenue pure continuité dans notre société, une puissance. C'est parce qu'elle est devenue cette puissance-forme (une force ?) que son intelligibilité première (système de représentation de l'ordre divin) est aujourd'hui oubliée au profit de son efficacité opératoire (système de représentation devenu "naturel"). À cela plusieurs raisons : 1) la prolifération et donc la domination de ce mode de représentation comme étant le plus proche de la vision "naturelle", et donc proche de la "réalité" (c'est une illusion bien entendu) ; 2) un effet d'accoutumance qui aura contribué à créer cet habitus perceptif ; 3) une automatisation technique de son *efficacité* (logiciels 3D ou caméras).

*Mais le danger est grand d'en venir à traiter la perspective comme un objet parmi d'autres, sinon comme un simple produit ou un effet, alors qu'elle nous intéresse ici, en premier lieu, en tant qu'elle est productrice d'effet, et que sa capacité, sa puissance d'information, au sens le plus fort du terme [nous soulignons], excèdent de toute évidence les limites du temps qui l'a vue naître. Sans doute notre époque est beaucoup plus "informée", par le paradigme perspectif, à travers la photographie, le cinéma et – aujourd'hui [en 1983] la vidéo, que ne l'a été le XV<sup>e</sup> siècle, lequel n'a connu que de très rares exemples de constructions "correctes".*

*Mais qu'il n'y ait pas seulement une survivance ou un trait d'archaïsme, c'est ce que la théorie évolutionniste ne permet pas, interdit même de penser : quand de nouvelles se font jour, et que se manifestent des exigences auxquelles la culture ne saurait répondre dans les termes reçus, le "paradigme" doit céder la place à un autre qui leur soit mieux adapté. [H. Damish, 1983 : 49]*

Ce processus de naturalisation d'une forme symbolique et technique correspond à la fabrication d'une *boîte noire*, non pas au sens d'une *chambre obscure*, mais au sens d'un appareil *produisant des effets de vérité* (quand on regarde une image télévisuelle, on *oublie* que son système électro-optique [Virilio, 1990] est fondé sur les lois établies par Alberti cinq siècles plus tôt). Cette « *boîte noire* » [B. Latour, 1987] ne fait plus forme en elle-même (alors qu'elle en est une) mais va contribuer à en produire d'autres immédiatement légitimées comme observations ou résultats "vrais", non contestables. Dans cette logique, en effet, elles nous paraissent "révélées" et non plus construites. C'est donc parce que cette ancienne forme symbolique n'aura jamais été aussi présente dans notre société contemporaine qu'elle sera devenue aussi invisible, ou plus exactement transparente dans son régime de visibilité qu'elle continue d'instaurer, même si la réticulation de celle-ci contribue à créer de nouvelles formes symboliques, des *formes de contrôle*. Ces *lieux communs*, loin d'empêcher d'opérer, sont au contraire devenus des fonctions d'opérabilité : ce ne sont plus des formes singulières attachées à un sens ou un symbole particulier, ce sont des outils "neutres" (bien entendu, ils ne le sont pas), "objectifs", "évidents", et parfois même des logiciels.

Nous pouvons alors supposer que la distinction établie entre saillance et prégnance sur la base de l'opposition de deux catégories de formes, le formel et l'informe, les unes perceptibles et les autres imperceptibles, est une fausse piste. Il y a en effet des formes devenues transparentes comme nous venons de le voir et qui existent pourtant comme des formes visibles et puissamment opérantes avec une logique d'efficacité non contestable. Elles pourraient être définies comme des *formes en action*, qui, par leur saillance originelle, ont pu se propager et devenir par la suite une forme prégnante mais qui continue sa propagation, donc à persister par leur *discretion* (au sens des sciences physiques). Même si nous admettons avec Edmond Couchot que les images calculées par un ordinateur sont ontologiquement différentes des images-traces du cinéma ou de la vidéo, nous pouvons admettre que la forme perspectiviste construite historiquement continue de se propager par les images dites 3D. Ces "images de synthèse" contribuant elles aussi à créer des effets de réalité (des espaces "simulés", des réalités "augmentées", etc.).

La forme perspectiviste s'est progressivement cristallisée, d'abord avec ses premières « *lois* » [Alberti], ensuite avec ses appareillages chimico-optiques puis électro-optiques, et enfin avec ses applications informatiques sous la forme de logiciels. Ce sont ces différentes cristallisations qui lui permettent de se dupliquer et d'infiltrer d'autres formes. Ce double jeu entre saillance et prégnance, est un exemple destiné à montrer qu'une "forme" ne doit pas être séparée de son processus d'in-formation

(processus de formalisation) et de leurs interrelations non linéaires. Nous *oublions* que la forme perspectiviste a existé comme forme symbolique (voire stylistique). Cet “oubli” progressif est par exemple une des formes de la transparence contemporaine à l’œuvre dans les dispositifs de “réalité augmentée” superposant l’optique et le calcul : le processus de naturalisation d’une forme symbolique (la perspective figurait le « *roi des rayons* », c’est-à-dire Dieu, selon Alberti) devient une in-formation efficiente dans son processus de naturalisation (la “3D” correspondrait à une vision “naturelle”). Elle repose à la fois sur une logique formelle (les lois de la perspective) : une saillance ; et dans le même temps, devient efficiente dans la trame du modèle représentatif qu’elle a générée : signe de prégnance.

Nous pouvons donc repérer des logiques de transparence à travers l’analyse de *relations de formes* parfaitement visibles et repérables en tant que telles (et donc pas *absolument* transparentes). La transparence peut être paradoxalement perçue dans les manières dont elle se manifeste visiblement ou tangiblement à un moment donné. En d’autres termes, la transparence est une in-formation, un ensemble cohérent de relations jouant sur la mise en visibilité et en invisibilité d’un certain nombre des éléments qui la constituent. Analyser la transparence, ce n’est pas étudier une présupposée transparence absolue, mais c’est faire l’histoire des différents types de transparence en tentant de comprendre les régimes de visibilité dont ils dépendent. Une même forme (nous avons pris l’exemple de la perspective) peut ne pas changer dans sa logique interne et, pourtant, changer dans notre perception selon l’époque.

La transparence n’est pas donnée en soi (elle n’existe pas en tant que telle), elle est fonction de son envers : les degrés divers d’opacités (matérielles ou immatérielles) qu’elle suscite ou provoque. L’étude de ces opacités n’est pas une fin en soi mais une méthode esthétique pour analyser les relations d’ensemble en œuvre dans le champ social.

## II. La forme “transparence” comme saillance d’un nouveau régime de visibilité

Pour continuer l’analyse formelle des processus de formation, c’est-à-dire la propagation de formes et leurs transformations, ce que nous appelons donc des “in-formations”, nous proposons d’étendre l’analyse esthétique à d’autres formes sociotechniques visibles dans leur apparition immédiate. Plus exactement, nous tenterons de *lier* certaines formes visibles (*a priori* non transparentes) à des formes d’invisibilité (*a priori* transparentes) pour supposer l’existence d’un nouveau régime de visibilité : l’invisibilité.

Nous admettons avec G. Deleuze que chaque société produit un type de machine, et, par conséquent, une manière de distribuer le visible, une façon d’organiser le pouvoir comme relations entre les éléments de ces machines. Ces formes sont des “composés de forces” :

*À chaque type de société, évidemment, on peut faire correspondre un type de machine : les machines simples ou dynamiques pour les sociétés de souveraineté, les machines énergétiques pour les disciplines, les cybernétiques et les ordinateurs pour les sociétés de contrôle. Mais les machines n'expliquent rien, il faut analyser les agencements collectifs dont les machines ne sont qu'une partie.*  
[G. Deleuze, 1990 : 236, 237]

Quelles sont les logiques de visibilité (et donc de transparence/opacité) aujourd'hui en œuvre dans les technologies ? Autrement dit : analysons *esthétiquement* l'invisibilité mise en œuvre par des dispositifs technologiques de plus en plus répandus. Prenons l'exemple des interfaces informatiques dites "pervasives", celles qui se "fondent" dans le décor.

### *Technologies "transparentes" : interfaces intangibles, nanotechnologies...*

Les "Interfaces hommes-machines" (IHM), appellation provenant de l'ergonomie, telles qu'elles sont commercialisées ou en cours de développement aujourd'hui, nous indiquent comment des degrés différents d'*opacité* et de *transparence* s'exercent simultanément.

Les IHM, imaginées puis conçues dans les laboratoires de R&D industriels, sous-tendent un discours "naturalisant" sur le rapport entre utilisateur et informatique : les "interfaces naturelles" ou les "interfaces intuitives" détechniciseraient (en apparence) les relations entre l'humain et la machine, elles les "humaniseraient". L'objectif est double : simplifier l'usage des technologies en évitant les interfaces demandant un apprentissage particulier (le clavier, la souris, les gants de données, etc.) et rendre invisibles les dispositifs techniques. "Communiquer" avec une machine par le geste, par la parole, par les émotions, nécessite en amont un travail de recherche, en cours depuis plusieurs dizaines d'années, dans les domaines de la psychosociologie, de la linguistique, des sciences cognitives, de l'informatique, de l'ergonomie, etc. La "détechnicisation" de la relation humaine à la machine et l'invisibilité du dispositif technique tendent à rendre *transparent* le dispositif technique. Transparence de l'utilisation (interaction dite humaine) et transparence du dispositif. Ces deux types de transparence sont congruents et participent à une utopie de la communication basée sur un présupposé de la transparence d'un canal de transmission, c'est-à-dire une neutralité de l'interface permettant de construire un "dialogue naturel" entre la machine et l'homme. Au moins deux catégories d'interfaces existent pour mettre en œuvre ce type d'interaction entre un utilisateur et un système informatique : d'une part, des interfaces tangibles se logeant dans les fonctionnalités d'objets usuels (un crayon, un tapis, une corde, etc.), objets manipulables ; et d'autre part, des interfaces intangibles se cachant dans des systèmes de captation incorporés dans l'environnement. Dans ce cas, les gestes, les mouvements des yeux, ou toute autre activité du corps humain, est détectée à distance et permet d'agir dans un système informatique qui peut se maté-

rialiser sous la forme de vidéoprojections, de lunettes de “réalité augmentée”, etc.

Ces exemples, nous pourrions en prendre d’autres, nous montrent de quelle façon l’environnement “réel” s’informatise sans les attributs classiques du matériel informatique (écran d’ordinateur, souris, *joystick*, clavier, gants de données, etc.) et comment l’*interactivité technique* peut être perçue alors comme une *interaction sociale* car elle se fond dans le décor quotidien, elle infiltre chacun de ses espaces.

Ces interfaces tangibles (procédés de retours de forces, manipulation d’objets interacteurs, objets quotidiens dotés de capteurs, etc.) ou intangibles (prise en compte des mouvements, des gestes, des manifestations physiologiques, des émotions, des façons de regarder, ou tout autre activité corporelle et psychique sans interface concrète, visible ou manipulable) reposent sur un procédé de médiation entre le dispositif technique de l’informatique (le disque dur, les puces, les logiciels, les systèmes d’exploitation...) et l’utilisateur. Elles ont recours à notre expérience sensitive et proprioceptive (tirer sur une corde, déplacer des volumes, se déplacer, regarder, se concentrer, s’émouvoir, etc.), transformée pour l’occasion en données objectives (les ondes alpha, la force-quantité de mouvement, la vitesse d’un déplacement, le rythme cardiaque, etc.), ce qui a pour effet de créer une relation qui semble “naturelle” entre la machine et l’utilisateur, relation perçue comme non-technique. Cette “détechnicisation” peut être ressentie par l’usager comme telle (il n’a plus besoin de savoir utiliser un ordinateur, ses gestes habituels suffisent), mais elle représente pourtant un *degré supplémentaire dans la technicisation de l’espace et des interactions sociales*. Le dispositif technique transparent (invisible) est pourtant extrêmement invasif, car il nécessite l’installation de matériels informatiques et électro-optiques dissimulés et parfois incorporés. Cette réalité est alors désignée comme “réalité augmentée”.

Le dispositif technique dans son ensemble (interfaces, ordinateurs et réseaux) est en effet là, quelque part dans notre environnement, sans doute réticulaire, mais il se fond dans le décor. Il ne se manifeste plus sous forme de machine apparente, ou de dispositif visible, mais à la fois comme un champ délimité par la nature des actions (réactions) potentielles et balisé par un territoire constitué de capteurs, d’instruments de contrôle. Cette *transparence est aussi opacité*.

Toutes les machines du XX<sup>e</sup> siècle (le moteur d’une voiture, le disque dur d’un ordinateur personnel, la caméra vidéo, le distributeur de billets, etc.) sont des *boîtes noires* (parfois dans les deux sens du terme) pour une très grande majorité d’utilisateurs, car les usages normalisés ne nécessitent pas une connaissance des moyens de production ou de distribution qui les sous-tendent et les structurent. Ces boîtes noires demeureraient cependant à portée de main et visibles en tant que structures cohérentes et autonomes : le capot de la voiture permet d’accéder au moteur, les carcases de PC se dévissent, les caméras vidéos s’ouvrent. Avec les réseaux, les machines interconnectées (les “routeurs”, les “serveurs”, les ordina-



teurs) deviennent interdépendantes, et délèguent leurs fonctions. Le dispositif technique, autrefois circonscrit et accessible, devient éclaté, distribué et parfois partagé, volontairement ou non : l'internaute est identifié par les "cookies" des sites Web commerciaux, des milliers d'utilisateurs de PC dans le monde participent au programme de recherche d'intelligence extraterrestre pour la NASA, etc.

Cette invisibilité croissante correspond pourtant à une présence de plus en plus forte d'innombrables outils et dispositifs techniques dans notre vie quotidienne (caméras de vidéosurveillance, téléphones mobiles, transports mécaniques, panneaux informatiques, repérage par satellite, etc.).

Le dispositif technique n'est plus visible en soi : les câbles sont enfouis, souterrains, les transmissions se font par onde, les composants deviennent microscopiques et incorporés (comme par exemple les nanotechnologies). Il disparaît du champ visuel tout en étant "pervasif". Cette disparition visuelle (tant du point de vue du dispositif que de l'interface) est un nouveau degré d'opacification des boîtes noires. Leurs utilisations (passives ou actives, conscientes ou non) deviennent de plus en plus "naturelles", mais leurs logiques fonctionnelles échappent à l'utilisateur. Cette évolution socio-technique, caractérisée par l'extension spatiale des technologies et par leur capacité à ne plus être vues, correspond peut-être à un nouvel *état de diagramme* de la société [Deleuze ; Foucault].

### III. *Anesthésie et transparence, une nouvelle aethesis du corps*

Nous pouvons alors supposer que le régime de visibilité contemporain est encore constitué de formes relevant d'un ancien régime (nous l'avons vu avec la perspective centrale devenue transparente par son efficacité). Il est aussi en train de créer de nouveaux types de transparences, de nouvelles efficacités technologiques basées sur le principe d'invisibilité : une invisibilité dont "la" transparence est un des éléments moteurs et sans aucun doute une des plus importantes utopies.

La mise en visibilité de l'espace social et des machines de la société disciplinaire ne peuvent pas être dissociées : le panoptisme dans les *milieus* (prison, école, usine...) et la mécanographie des machines énergétiques (les rouages, les pistons, les courroies...). Le découpage du visible est en train de se constituer autrement dans notre société : l'utopie de la transparence (pervasivité, naturalisation des interfaces, mais également dans les énoncés) et la disparition du champ visuel (atomisation des "flux" informatiques avec les réseaux, réticulation des fonctions techniques, nanotechnologies...). Il ne s'agit pas de prétendre que le visible devient invisible, mais que l'invisibilité est une nouvelle saillance de notre esthétique contemporaine dont la transparence est une des figures.

Cette étude esthétique pourrait s'appliquer à d'autres formes de visibilité. Prenons un dernier exemple : les dispositifs chirurgicaux qui nous

semblent résumer le paradoxe d'une transparence comme nouveau degré d'opacification.

Des moyens de visualisation permettent de rendre transparent le corps opaque du patient grâce aux scanners, *dopplers*, échographies, IRM... On ouvre les corps au champ du visible sans les exposer à leur dehors. Les opérations chirurgicales sollicitent aussi de moins en moins les scalpels pour trancher la peau grâce aux caméras endoscopiques ou aux outils commandables à distance et introduits dans le corps par les cavités naturelles ou par de minuscules trous percés dans la peau.

Ce nouveau *régime de lumière* médical fonctionne aussi sur son envers : la nouvelle "transparence" du corps le préserve dans son intégrité de corps opaque (indivisible et enveloppé) mais, dans le même temps, l'ouvre davantage à une visibilité de plus en plus profonde et l'expose encore davantage à la vue et aux actes médicaux qui le subdivisent et le rationalisent. L'anesthésie participe elle aussi de ce même mouvement : elle n'est pas un néant sans forme (le patient plongé dans un profond coma inconscient) mais en réalité une béance, c'est-à-dire une forme d'*an-aesthesia* contrôlée, une découpe dans le temps et dans l'espace (la durée et le lieu) mais aussi une découpe sociale (le corps du patient sur lequel agissent les acteurs et les actants médicaux). L'anesthésie et la transparence sont toutes deux des formes d'une nouvelle *aesthesis* contemporaine. Une nouvelle relation s'établit entre le visible et l'invisible dans laquelle les différents types d'effets de transparence dévoilent sans doute moins qu'ils ne cachent.

## Bibliographie

- Caune, Jean, 1997, *Esthétique de la communication*, coll. « Que sais-je », Paris : PUF, 128 pages.
- Couchot, Edmond, 1998, *La technologie dans l'art. De la photographie à la réalité virtuelle*, Jacqueline Chambon, Paris, 271 pages.
- Damish, Hubert, *L'origine de la perspective*, Paris : Champs Flammarion, 1983, 475 pages.
- Deleuze, Gilles, 1986, *Foucault*, Paris : Minuit, coll. « Critique », 141 pages.
- Deleuze, Gilles, 1990, *Pourparlers*, 1972-1990, Paris : Minuit, 249 pages.
- Deleuze, Gilles, 1996 (1977, 1<sup>e</sup> éd.), Parnet Claire, *Dialogues*, Paris : Flammarion, 187 pages.
- Focillon, Henri, 1970, *Vie des formes*, Paris : Presses universitaires de France, 132 pages.
- Foucault, Michel, 1986 (1966, 1<sup>e</sup> éd.), *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris : Gallimard, 400 pages.
- Foucault, Michel, 1993 (1975, 1<sup>e</sup> éd.), *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris : Gallimard, 360 pages. Gryspeerdt, Axel, (coord.), 2002, *Recherches en communication*, n° 17 (« Esthétique des organisations »), Université catholique de Louvain, Département de communication.

- Latour Bruno, 1995 *La science en action*, Paris : Gallimard (La Découverte, 1<sup>e</sup> édition, 1989), 663 pages.
- Mahé, Emmanuel, 2004, *Pour une esthétique in-formationnelle. La création artistique comme anticipation des usages sociaux des TIC*. Doctorat en Sciences de l'information et de la communication, Université de Rennes II, 806 pages.
- Panofsky, Erwin, 1975, *La perspective comme forme symbolique*, Paris : Minuit, 273 pages.
- Sauvageot, Anne, 2003, *L'épreuve des sens, de l'action sociale à la réalité virtuelle*, Paris : Presses universitaires de France, 291 pages.
- Thom, René 1988, *Esquisse d'une sémiophysique*, Paris : InterÉditions, 285 pages.
- Virilio, Paul, 1990, *L'inertie polaire*, Paris : Christian Bourgois, 168 pages.
- Virilio, Paul, 1980, *Esthétique de la disparition*, Paris : Balland, 137 pages.
- 
-

